

## EXPLORATION NAUTIQUE

DE LA SOUMMAM ET DU BOU SELLAM, DANS LA GRANDE KABILIE.

---

On a vu, dans le numéro précédent (pages 322-323), un exposé succinct de cette exploration, faite, en janvier 1854, par M. Féraud, interprète de l'armée. Nous allons donner maintenant le journal complet de cet intéressant voyage à travers une contrée très-peu parcourue.

Rappelons d'abord que la *Soummam*, qu'on nomme aussi *Oued Sahel* et *rivière de Bougie*, — sans compter une certaine quantité de désignations locales, — se jette dans le golfe de Bougie, à l'Est et à 4 kilomètres de la ville de ce nom. A environ 80 kilomètres de son embouchure et un peu au-dessus d'Akbou, elle reçoit, comme affluent de droite, le *Bou Sellam* qui a ses sources presque aux portes de Sétif. Mais l'expédition n'a pu le remonter que pendant 40 kilomètres.

Ces recherches avaient pour but d'étudier la possibilité de canaliser ces deux rivières et d'en faire une voie de transport économique par eau, dans le cas où on ne réussirait pas à obtenir une bonne route carrossable par terre entre Bougie et Sétif.

Après ces explications préliminaires, laissons parler l'auteur du journal.

12 janvier 1854. — Partis du débarcadère de Bougie. La barque est montée par deux matelots indigènes, Baba Aneur et Mohammed,...

13 et 14 janvier — Pendant que je fais quelques courses aux environs pour affaires de service, les matelots conduisent la barque jusqu'à *El Metik ou Chaban*.

15 janvier. — Le kaïd Ou Rabah m'accompagne jusqu'à *El Metik ou Chaban* (1) où nous trouvons la barque conduite par Baba Aneur et Mohammed. — Le temps est superbe, — bon fond, — halage

---

(1) La syllabe *ou*, si fréquente dans les nomenclatures kabiles, équivaut au mot *ouled* des Arabes et signifie *enfant*.

facile sur les deux berges. Nous couchons le soir au *bordj* du kaïd Ou Rabah (1).

16 janvier. — La journée a été très-belle, rien de saillant.

Nous avons remonté de *Taourirt el Arba*, jusqu'à l'embouchure de l'*Oued Amizour*. Les corvées sont renvoyées à cinq heures. Nous couchons encore au *bordj* du kaïd.

17 janvier. — Nous nous mettons en route à 9 heures du matin. En amont de l'*Oued Amizour*, le lit de la rivière est très-large, la passe se trouve tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche. — Fond 1 m., 1 m. 50.

Au-dessus de *Bel Kanoun*, sur un parcours d'environ 3 kilomètres, la rivière est aussi profonde et aussi tranquille qu'au pont de bateaux de Bougie. Nous n'avons pu trouver de fond avec une perche de 4 mètres. Les deux rives sont bonnes pour le halage, pas d'arbres sur les bords; berges 1 50.

*Aoudj Ouacif*. La rivière fait un angle très-aigu et coule avec une très-grande rapidité sur un fond de galets. Ce passage est difficile, nous avons doublé les amarres pour résister au courant. Nous allons coucher au village d'Agni, chez les Sanhadja (2). Pluie.

18 janvier. — Le temps est couvert. Quelques gouttes d'une pluie froide et pénétrante nous annoncent le mauvais temps. Nous naviguons péniblement pendant plusieurs heures; des rapides successifs retardent notre marche. La pluie tombe sans interruption. Les Kabiles font entendre quelques plaintes et demandent à rentrer.

Ces pauvres malheureux sont, en effet, bien à plaindre : malgré le froid excessif et une pluie continuelle, couverts d'une simple chemise ou d'un burnous fort rapiécé, ils sont souvent obligés de marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Au moment où les corvées allaient rentrer, nous entendons les cris d'une cinquantaine de Kabiles attroupés sur la rive gauche. Le

---

(1) Ou Rabah est un nom bien connu dans l'histoire contemporaine de Bougie. Il était celui d'un chef influent des Oulad Tamzalt, autrement dits Oulad Abd el Djebbar, son frère et son successeur, Amzian (le jeune), s'est rendu fameux par le meurtre du commandant Salomon de Mussis. Le *bordj* dont il est ici question se trouve sur la route de Sétif, un peu au-dessus du confluent de l'*Oued Amizour* avec la Soummam, — N. de la R.

(2) Ces Kabiles sont sur la rivière de Bougie, ayant les Oulad Tamzalt au-dessous d'eux et les Beni Immel au-dessus. Ils ont les Fenaÿa en face, de l'autre côté de la rivière, ainsi que les ruines de Tiklat, — N. de la R.

trajet parcouru pendant la matinée étant presque nul, nous organisons immédiatement un système de halage sur les deux rives pour rattraper le temps perdu. La promesse d'une récompense décide un Beni Immel à traverser la rivière pour porter une corde de halage au renfort des Fenaïa.

Le courant est très-rapide, la mission de l'*aouam* ou nageur est très-périlleuse. Cependant, ce dernier, encouragé par les gens de sa tribu et son *nif* (amour-propre), mis en jeu par les plaisanteries des Fenaïa qui récusent sa qualité de nageur, tient à remplir convenablement sa mission. Il remonte à 200 pas en amont et se précipite dans la rivière, tenant la corde avec les dents.

Il venait de franchir le courant avec avantage, quelques brasses encore, il atteignait la berge opposée, lorsqu'un arbre, charrié par les eaux, vient donner contre la proue de l'embarcation, après laquelle était amarrée la 2<sup>e</sup> corde de halage portée par le nageur. La barque, maintenue alors par la seule corde des Beni Immel, ne put résister à ce choc. elle est entraînée par le courant, file en dérive avec la rapidité d'une flèche. Le malheureux *aouam*, ne voulant pas lâcher la corde, qu'il a à cœur de porter sur l'autre rive, est ramené dans le courant et disparaît sous l'eau.

Baba Aneur et Mohammed sautent sur les avirons ; mais, comme il arrive souvent dans des circonstances périlleuses, tous deux perdent la tête et rament chacun en sens opposé. Baba Aneur appelle au secours : « Lâches Kabiles, criait-il dans ses lamentations ; misérables, vous m'abandonnez, que vont devenir mes enfants ! »

Nous courons sur les berges pour les secourir ; la position est des plus critiques : quelques mètres encore et la barque, qui a déjà été ramenée à 300 brasses plus bas, va se briser contre la berge rocheuse d'Aoudj Ouassif. Le même arbre, cause de l'accident, l'est aussi de leur salut : il arrive entre eux et le roc ; le choc est amorti par les branches et l'embarcation est repoussée et renvoyée sur le bord opposé.

La secousse est tellement forte que les deux matelots sont renversés au fond de la barque ; mais le danger les remet vite sur pied. Quelques coups d'aviron donnés à propos les font attérir sur la rive gauche où les Fenaïa viennent à leur secours.

Pendant ce temps, les Beni Immel, beaucoup plus préoccupés de leur *aouam* que du salut de la barque, couraient sur la rive, poussant de grands cris de désespoir. L'*aouam* ne reparaisait pas, nous commencions à désespérer dans nos recherches, rendues diffi-

ciles au milieu de l'obscurité qui nous entourait depuis près d'un quart d'heure. Au moment où, fatigués de nos investigations infructueuses, nous nous décidions à rentrer au prochain village, nous fûmes attirés vers le bord de la rivière par de nouveaux cris. Ces cris nous guidèrent dans l'obscurité et nous parvînmes enfin à retrouver notre nageur : il était accroché à un arbre dont les racines décharnées flottaient sur la rivière. Heureux enfin de nous en tirer sans aucun sinistre, nous grimpons par un chemin très-accidenté au village d'Akabiou (1), chez les Beni Immel. Nous sommes logés dans la maison du cheikh.

Baba Aneur et Mohammed, jetés sur la rive gauche et ne pouvant nous rejoindre, vont coucher aux Fenaïa, chez Mohammed Cherif, frère d'Ahmed Khatri.

Si, après tant de fatigues et, surtout, après avoir été gelés par la pluie qui nous avait inondés dans la journée, nous avions trouvé une bonne nourriture, nous aurions pu nous restaurer et le métier eût été supportable ; mais, à dix heures du soir, nous attendions encore, accroupis autour du maudit *kanoun* (fourneau), dont la fumée empestait la chambre de manière à chasser des gens moins frieux que nous.

Vers le milieu de la nuit, lorsque, gagnés par le sommeil, nous éprouvions la vérité de l'axiome proverbial *qui dort dine*, les brusques secousses d'un Kabile, hurlant à nos oreilles que *l'eucha* est servie, nous éveillaient en sursaut. Un maigre plat de couscous, orné de quelques morceaux de *khelia* (2), était, en effet, placé près du kanoun. C'était bien la peine de troubler un bon somme pour un mauvais repas !

19 janvier. — Le temps est toujours sombre, les Kabiles assurent que la journée sera orageuse. Malgré la pluie qui tombe par rafales, je donne le signal du départ. Mais le cheikh tient à nous faire déjeuner chez lui : à cet effet, il apporte un nouveau couscous réchauffé. Mes gens, encore à moitié endormis, ne regardent même pas la triste pitance qu'on leur sert et engloutissent de confiance dans leurs vastes gosiers d'énormes boulettes du mets national. Le

---

(1) Akabiou (Akkabiou, selon la Kabilie Carette, t. 2, p. 410), est un des dix villages des Beni Immel. Il peut armer une quarantaine de combattants.

(2) Sortes de conserves de viande.

maître de la maison, accroupi également, éclaire la scène avec un *kandil* crasseux et mutilé; parfois, pour encourager ses hôtes, il fourre également les doigts dans ce plat de graillon. *Khali Felen*, *Khali-Keda* et *Mis* (1) tel autre succédant à mes gens, emportent les restes du ragoût dans un coin de la chambre et atteignent bientôt le fond du plat. Je ne fais pas honneur à ce national déjeûner, quoique le cheikh jure par l'*Ahram Tamtoutiou*, etc.

L'événement de la veille pouvant se renouveler, j'ai doublé la corvée des haleurs. A notre arrivée sur le bord de la rivière, nous apercevons nos matelots déjà rendus sur la berge opposée. La barque est passablement avariée, le choc d'Aoudj Ouassif a disjoint quelques bordages de la proue; le gouvernail a disparu.

La pluie ne discontinue pas, une voie d'eau aidant, nous sommes bientôt inondés dans notre barque, ce qui nécessite le travail continu d'un des matelots occupé à vider l'eau avec une *setela*. Nous attérissons pour boucher les voies d'eau avec des chiffons et du suif.

Nous reprenons notre navigation. Un aviron amarré à la poupe en guise de gouvernail nous maintient toujours au milieu du lit de la rivière. Nos deux cavaliers (avec le mulet des bagages) marchent sur la berge, chantant ou, plutôt, beuglant pour encourager les haleurs. Notre marche est assez rapide.

Vers le milieu de la journée, les deux matelots, fatigués de manœuvrer la perche de sondage ou de vider l'eau qui nous gagne au fond de la barque, demandent à débarquer; leurs mains sont inertes de froid. Je reste seul au gouvernail. Nous filons rapidement, halés sur les deux rives, et nous atteignons bientôt le quartier d'*Iftissen* où de gros rochers encombrent la rivière et rendent le passage difficile.

Le courant, arrêté dans son essor par ces obstacles, se brise avec violence, le mugissement des eaux se mêle aux cris des Kabiles marchant sur les berges. Mais, bientôt, un nouveau bruit frappe nos oreilles: c'est le fracas épouvantable d'une de ces crûes subites si fréquentes dans l'Ouéd Sahel. A cent pas, en amont, nous voyons bondir une masse sombre et couverte d'écume; c'est une véritable et menaçante marée, qui roule dans ses vagues des pierres et des troncs

---

(1) Le père un tel, monsieur un tel. *Khali*, cependant, signifie mon oncle paternel; mais dans ces phrases familières et facétieuses, il a le sens que nous avons indiqué plus haut. — N. de la R.

d'arbres. La situation devient critique; je crie aux Kabiles de faire attérir pour me tirer du courant; mais si prompte que soit la manœuvre, la rapidité des eaux devance leurs efforts: la muraille liquide vient frapper notre barque; les amarres résistent à ce premier choc; mais, saisie dans un tourbillon d'écume, l'embarcation saute comme un cheval qui se cabre; la proue est d'abord submergée; la poupe disparaît à son tour et nous avons définitivement sombré! Espérant me tirer d'affaire à la nage, je me précipite dans le fleuve.

Mes vêtements déjà allourdis par les averses, de grandes bottes de cheval et surtout un ample burnous gênant fort mes mouvements et paralysant tous mes efforts. je disparaissais, entraîné au fond de l'eau.

.....  
La fraîcheur et les mouvements saccadés que j'éprouve me font revenir de mon étourdissement. Les Kabiles m'entourent, me roulent sur la berge, me massent les bras et les jambes. Chacun d'eux crie à tue-tête, émettant son avis sur l'aventure et sur les soins à me donner.

Mon sauveur me tient encore dans ses bras; c'est un grand et vigoureux gaillard qui ne cesse de me répéter: « N'aie pas peur, n'aie pas peur, tu es sauvé. »

En effet, ce digne garçon voyant sombrer la barque et prévoyant bien que je ne pourrais me tirer d'affaire, s'était jeté à l'eau pour me secourir. Il m'eut bientôt atteint, me saisit par un bras et nous roulâmes ainsi ensemble jusqu'au moment où se cramponnant à la berge, il parvint à prendre terre. Je fus étranger à ce qui dut se passer durant ce sauvetage, j'étais évanoui.

Les Kabiles m'ayant placé sur un mulet, me conduisent au village de Sidi Aïad (Beni Immel). Mon sauveur, Mohammed ou Meçaoud ne me quitta pas. On me couvrit de burnous pendant qu'on faisait sécher mes effets. J'étais pâle comme un cadavre et sans aucune force. Mohammed ou Meçaoud, veillant toujours sur moi comme sur sa propriété, faisait tous ses efforts pour me ranimer, allumant du feu et me couvrant de burnous, de tellis et de tout ce qui lui tombait sous la main; mais ce qui contribua surtout à me remettre fut une *chorba* (potage) tellement poivrée que j'en eus le feu au corps après en avoir mangé quelques cuillerées.

20 janvier. — Temps assez clair. Encore très-faible, je ne puis accompagner mes gens qui vont repêcher la barque. Les eaux ayant

beaucoup diminué pendant la nuit, ils peuvent réussir dans leur entreprise. L'embarcation était pleine d'eau et prise entre deux grosses roches.

Je passe la journée au village de Sidi Aïad et je puis contempler le triste pays des Beni Immel, triste et dévasté depuis l'expédition de 1851. Le cœur saigne en voyant tant de richesses perdues en quelques heures. Les sottises et l'entêtement des Beni Immel réduisirent la colonne à en venir à cette extrémité (1). Pendant cette expédition, me racontaient les cavaliers, on oubliait quelquefois la grandeur des désastres devant la magnificence du spectacle qui se déroulait devant nos yeux. Qu'on se figure de hautes montagnes couronnées d'oliviers séculaires et de chênes-zen, des vallons couverts de blé, des villages assis sur des pitons presque inaccessibles ; puis, imaginez le feu qui gagne et dévore tout : forêts, plantations, cultures et gourbis, et vous pourrez vous faire une idée du tableau offert pendant plusieurs nuits aux regards des spectateurs, partagés entre le regret et l'admiration.

Les Beni Aïad, petite fraction de marabouts, restèrent étrangers aux troubles et aux hostilités de leur tribu ; aussi le tourbillon destructeur se développa autour d'eux en les respectant.

Les Beni Immel, réduits à la misère, sont beaucoup plus calmes aujourd'hui.

21 janvier. — Nous avons couché au village de *Zounina* (près de *Takaats*, *Mecinna*). Pendant la nuit, les Kabiles ont été mis en émoi par la visite d'une panthère qui rôdait autour des gourbis à bestiaux. Ce petit incident et la grande quantité de puces nous ont empêché de dormir.

22 janvier. — Après avoir beaucoup remercié les Beni Aïad de leur bonne hospitalité et récompensé mon sauveur, Mohammed ou Meçaoud, nous reprenons notre navigation.

Nous parvenons, avec beaucoup de peine, à radouber notre embarcation. Du goudron et de l'étope que nous avons envoyé chercher à Bougie nous sont d'une grande utilité.

Le temps est toujours sombre et humide, quoiqu'il ne pleuve pas. Dix cavaliers des Beni Djellil viennent se joindre à nous pour nous escorter jusqu'à Akbou.

---

(1) M. le général de Barral, commandant la subdivision de Sétif, avait été tué l'année d'avant (1850), chez les Beni Immel.

Les berges de la rivière sont couvertes de broussailles qui gênent beaucoup le halage, mais la bonne volonté des Kabiles nous tire d'affaire assez rapidement.

Les eaux sont toujours assez fortes et rapides par les changements de niveau successifs et les sinuosités incessantes du lit de la rivière. Nous remontons sans accident les défilés d'*El Fellaï* et d'*El Metik ou R'anim*.

Sortis de ces défilés, nous naviguons dans des eaux paisibles, et entrons dans le bassin d'Akbou où nous voyons distinctement le piton de ce nom qui est situé au milieu de cette partie de la vallée.

Pendant ces deux jours, nous avons été halés par les Beni Our'lis (du haut ou du bas) conduits par leurs cheikhs.

Le temps s'était adouci, le soleil brillait de tout son éclat, nous avons fait une navigation des plus agréables. L'alla ou Mohammed, cheikh des Beni Our'lis, a voulu monter, ce matin, dans ma barque. Il apportait avec lui des poulets bouillis, des œufs et de la gallette (*kessira*) que nous avons mangés ensemble dans la barque; nous buvions l'eau de la rivière.

Dans la vallée d'Akbou, le lit de la rivière est excessivement large, divisé en plusieurs bras entrecoupés d'îlots et de bancs de sable, près desquels nous avons vu des centaines de canards sauvages.

Nous marchions aujourd'hui très-rapidement, trainés par plus de 300 Kabiles des Beni Our'lis d'en haut, conduits par El Mohoub, fils du kaïd El Hadj Hammiche. Tous ces Kabiles étaient descendus de leurs montagnes pour voir notre bateau. Stimulés par leurs chefs et prenant goût à ce genre d'exercice qui les amusait beaucoup, ils voulaient tous saisir la corde de halage, ce qui occasionnait de petites rixes au milieu des eaux. Je fus obligé de donner plus de longueur à mes amarres, afin de les contenter tous à la fois et d'empêcher les disputes.

Ces Kabiles étaient généralement nus ou à peu près et barbotaient dans la rivière d'une manière assez gauche et surtout très-amusante.

A l'*Azib ou Safsaf*, un sanglier, poursuivi par les cavaliers d'escorte, est venu se jeter dans la rivière au milieu des haleurs qui l'ont assommé à coups de pierres.

J'avais expédié, le matin même, un cavalier à Si Mohammed Saïd ben Ali Cherif. Je l'informais, par écrit, de mon voyage, lui

demandant son concours pour obtenir des corvées et une escorte. Ben Ali Cherif est absent de chez lui; mais, à la réception de ma lettre, Si bou Negab, chef du poste de cavaliers d'*Azib en Chikh* est venu à ma rencontre avec quelques-uns de ses hommes. J'ai congédié les corvées et nous venons d'arriver à l'*Azib en Chikh*.

Je renvoie les cavaliers d'escorte des Beni Djellil. On nous installe dans un petit pavillon où Si Bou Negab a fait préparer d'avance ce qui est nécessaire à notre réception.

Ce Si Bou Negab, jadis chaud partisan du Cherif bou Bar'la, finit par se dégoûter de la vie errante; et, ayant eu surtout à se plaindre de quelques procédés de son maître, il prit la fuite pendant la nuit, abandonnant Bou Bar'la chez les Beni Mellikeuche; il offrit ses services à Ben Ali Cherif qui sut l'attacher à notre cause en lui donnant le commandement du poste de cavaliers placés en vedette à l'*Azib*. Cet homme eut beaucoup d'attentions pour nous et passa une grande partie de la soirée à me raconter ses aventures avec Bou Bar'lâ; il était avec lui, me dit-il, lors de l'attaque de Bougie, en 1851.

L'*Azib* est entouré d'une forêt d'oliviers, et le pavillon en maçonnerie dans lequel nous sommes logés est parfaitement propre et bien tenu. Les abords en sont gardés par une trentaine de grandes tentes, occupées par les Arabes qui composent le poste de cavaliers. Ces derniers appartiennent au cercle de Sétif: ils sont envoyés ici pour un temps déterminé, et chargés de faire la police de cette partie de l'Oued Sahel.

On peut se faire une idée exacte du caractère des deux races, arabe et kabile, en passant une journée à l'*Azib*: Arabes et Kabiles y vivent côte à côte, mais sans relations aucunes; il survient souvent des rixes à l'issue desquelles la poudre parle quelquefois. Sans la présence continuelle de Si Bou Negab, homme énergique s'il en fut, ou les ordres de Si ben Ali Cherif, ces individus s'égorgeraient souvent pour des riens: une olive écrasée au pied d'un arbre, par exemple.

23 janvier. — A neuf heures, nous entrons dans notre barque et nous nous remettons en route. Si Bou Negab et une vingtaine de ses cavaliers nous escortent sur la rive droite.

Nous arrivons bientôt entre le piton d'Akbou (1) et la chaîne ro-

---

(1) Cette montagne, en forme de pain de sucre, s'élève au milieu de la plaine, isolée de toute part et séparant en deux la vallée de l'Oued Sah'el.

cheuse d'Adrar Gueldaman qui descend à pic dans la rivière. Mes compagnons de route me racontent que la montagne d'Akbou est le séjour d'esprits malins qui, pendant la nuit, font entendre des cris, des chants et beaucoup d'autres bruits semblables. Aucun d'eux, cependant, ne peut affirmer avoir entendu les concerts de ces êtres surnaturels ; ils répètent, disent-ils, ce qu'ils ont entendu raconter par les anciens du pays.

La montagne d'Akbou est couverte de caroubiers, de myrtes et de lentisques ; une tour romaine en ruines est sur le versant Nord-Ouest. A l'opposé, sont les ruines ou plutôt les cendres d'un village kabyle, razié et brûlé, me dit-on, par le capitaine Beauprêtre, pour punir les habitants du meurtre d'un de ses cavaliers.

Ben Ali Cherif se propose d'entourer cette montagne comme d'une grande enceinte et d'en faire un parc d'animaux du pays.

Nous arrivons au confluent du Bou Sellam. Au-dessus d'Akbou, le lit de la rivière a près d'une lieue de large, sur un fond de galets et de sable. De vastes flots formés par des terres d'alluvion, couverts de tamarix et de lauriers-roses, divisent les eaux en plusieurs bras.

Les cavaliers de Ben Ali Cherif rentrent à l'Azib, deux ou trois d'entre eux seulement restent avec nous.

Dépuis quelques instants, le cavalier du bureau arabe, El R'idouche, — qui m'accompagnait depuis Bougie, — paraît très-inquiet. Je le vois courir dans diverses directions, revenir, puis repartir de nouveau, disparaître quelques instants et reprendre encore sa place près des haleurs. Ayant remarqué ce manège, j'en demande les motifs. Pour toute réponse, il m'engage à quitter la barque pour monter à cheval ; et, un peu après, m'ayant fait passer sur la rive droite, il me conduit sur un éminence dominant la vallée. Il me montra alors quelques individus armés cachés derrière les broussailles, sur la rive gauche et suivant avec attention tous les mouvements de notre navigation. Ces individus étaient, me disait-il, des maraudeurs des Beni Mellikeuche. Leur surprise à la vue d'une barque les a empêchés, je crois, de tenter un coup de main contre nous.

El R'idouche connaît parfaitement le pays ; avant l'expédition du maréchal Bugeaud (1847), des partis de cavaliers des Djebabra (1)

---

(1) Djebabra, pluriel de Djebbar, est l'équivalent de Oulad Abd el Djebbar. — N, de la R.

venaient marauder dans le haut de la vallée, chez les Beni Abbâs et les Beni Aïdel ; El R'idouche était presque toujours au nombre de ces coupeurs de route. Sa ruse, son courage lui ont fait une réputation dans le pays : chaque ravin, chaque recoin de la plaine lui rappelle un exploit qu'il me raconte avec un certain plaisir mêlé d'orgueil. Il a volé un burnous près de ce buisson, dévalisé un Beni Abbas dans ce ravin, a été pourchassé à coups de fusil telle autre part. Aussi, ai-je remarqué qu'il est connu par la plupart des Kabiles : il leur inspire quelquefois une telle frayeur qu'ils fuient devant lui, tremblant encore pour leur bourse ou leur burnous.

Après avoir placé la barque sur la grève, je laisse une dizaine des Kabiles pour la garder pendant la nuit. Nous grimpons par un sentier de chèvre jusqu'au village de *Bou Aïten*, sur la rive droite. Nous sommes reçus très-grossièrement et nous avons toutes les peines du monde pour obtenir une mauvaise natte et un peu de couscous noir comme du charbon.

24 janvier. — Nous commençons à remonter le Bou Sellam, entre les Beni Abbas et les Beni Aïdel. Les berges, très-escarpées, gênent beaucoup le halage. Les brusques changements du niveau occasionnent des rapides successifs. Nous entrons dans le resserrement de la montagne de *Sidi Yahya*. Les rocs d'une hauteur prodigieuse s'élèvent à pic des deux côtés. Le halage devient impossible ; nous sommes obligés de nous servir de gaffes pour franchir ce passage, nous accrochant aux bavures du roc ou aux quelques buissons qui couvrent les deux bords. Les eaux ont plus de trois mètres de profondeur et roulent avec fracas.

Nous sortons de ce défilé vers midi et nous voyons sur notre gauche beaucoup de Kabiles venus à la source du *Hammam Sidi Yahya*.

Ce *Hammam* (eaux thermales) dont la température est de 27 degrés, est presque au niveau de la rivière, ce qui empêcherait d'y construire un bassin. Les Kabiles prétendent que ceux qui s'y baignèrent pour la première fois trouvèrent du corail et même des objets en or ou en argent au milieu du sable.

Ces eaux sortent du roc même. On se baigne dans une conque naturelle formée par les rochers et qui est remplie d'un sable très-fin amené par la source.

Un derviche habite un gourbi auprès du Hammam. On a l'habitude de lui donner quelque monnaie comme *ouada* (offrande religieuse).

Nous poussons jusqu'au de là de la montagne de Bou Kerdouz et nous allons coucher au village de Toudert, chez les Beni Aïdel. On nous reçoit convenablement.

25 janvier. — — La journée s'est passée comme les précédentes, à remonter péniblement à travers un pays couvert de rochers et le long de berges très-difficiles au halage.

A *Iche Illef*, la rivière est encaissée entre deux grosses montagnes, le halage devient impossible. N'ayant pu faire remonter la barque, malgré tous nos efforts, nous avons dû la faire porter à bras jusqu'au de là de ce passage.

A *Talla M'belli*, la barque a été remise à flot. Les corvées sont renvoyées à cinq heures.

Nous trouvant à peu de distance du moulin construit par un négociant français, M. Hainaud, je monte à cheval pour visiter ce établissement. MM. Georges Gravius et Hainaud fils ayant, de leur côté, appris mon arrivée, viennent à ma rencontre et me conduisent à leur moulin, situé sous le village de *Tamsaout* (Beni Aïdel).

Ces messieurs me donnent l'hospitalité, ainsi qu'à mon escorte. Leur accueil est des plus affectueux. C'était la première visite qu'ils recevaient par cette voie aquatique qui très-probablement n'a jamais été suivie par aucun autre voyageur.

26 janvier. — De *Talla M'belli* à *Tagra*, halage très-commode sur les deux berges. Notre embarcation, faisant eau de toutes parts, par suite du frottement continuel de la coque sur un lit de roches et de galets, nous sommes obligés de nous arrêter pour réparer les avaries. M. Gravius met tous ses ouvriers à ma disposition. Cette demi-journée est employée à radouber et goudronner la barque.

Nous couchons le soir encore au moulin Hainaud.

27 janvier. — De *Tagra*, point où nous nous sommes arrêtés hier, jusqu'à *Tijenain*, la navigation a été possible ; les berges se prêtaient au halage. Mais nous avons dû reculer devant le passage difficile qui s'est tout à coup trouvé devant nous. La grande montagne de *Fréah* descend à pic, sur une hauteur de plus de 300 mètres, sur la rive gauche. Celle des *Beni Khïar*, d'une hauteur tout aussi considérable, est du côté opposé. La rivière se trouvait donc encaissée et, en outre, encombrée d'énormes roches, à travers lesquelles notre barque ne pourrait jamais passer.

Les corvées kabiles transportent la barque sur leurs épaules jusqu'à l'entrée du défilé, c'est-à-dire en amont de la rivière, au pied du *Beroua*, près de *Azib Irès*.

Nous sommes à hauteur de *Bou Birek*, village perché sur le Djebel des Beni Khiair, à plus de 300 mètres au-dessus du lit de la rivière. Le passage en cet endroit ressemble beaucoup au ravin de Constantine, près des cascades, sous l'arsenal.

Les corvées sont renvoyées à 5 heures.

L'escorte et les matelots couchent à *Bou Birek*.

28 janvier. — Nous nous remettons en route à 9 heures du matin. La flottaison devient bientôt impossible ; à *Tala Iataren*, la rivière n'a plus que 0 m, 15 c. ou 0 m., 20 c. d'eau au plus. Nous faisons cependant transporter la barque jusqu'au-dessous des *Beni Hafsif*, espérant trouver un fond plus considérable.

Tous nos sondages devenant infructueux, nous laissons la barque chez les *Beni Mohali*.

Le cheikh du village d'*Aguemoun* (*Beni Mohali*) reçoit des ordres pour faire veiller sur la barque et la transporter ensuite, avec l'aide de corvées, au caravansérail de *Drâ el Arba*.

Nous couchons à *Aguemoun*.

29 janvier. — Parti à cheval à 8 heures, pour continuer les sondages. Le temps est très-sombre. Je renvoie à Bougie les deux matelots, *Baba-Ameur* et *Mohammed*. Les trois cavaliers, *El R'idouche*, *Mohammed ou bel Kassem* et *Mohammed el Our'lissi*, m'accompagnent dans ma reconnaissance à cheval.

Nous couchons chez les *Oulad Ali ou Atsman* où nous sommes très-bien reçus.

J'adresse au commandant *Angeraud* le résultat de ma reconnaissance et de mes sondages, depuis Bougie jusqu'au lieu où j'ai dû abandonner la barque.

Nous avons alors parcouru en bateau environ 35 ou 40 lieues de pays.

30 janvier. — Continuation de nos sondages. Nous couchons dans un hameau des *Seltia*. Arrivée de mes chevaux envoyés de Bougie sur ma demande.

31 janvier. — Arrivée à l'*Hammam Guergour*.

En face de la source d'eaux chaudes ferrugineuses sont d'énormes rochers qui arrêtent les eaux et produisent des cascades de 2 à 3 mètres d'élévation. Plus haut, à *El Harrara*, se présentent de nouvelles cascades, à peu près de la hauteur des précédentes. La rivière est encaissée, en outre, des deux côtés par les roches du Guergour.

Le Hammam est sur la berge droite, l'eau s'échappe en abondance par plusieurs ouvertures et se déverse dans deux bassins (anciennes piscines romaines). Grand dégagement de gaz, température de 45°. Sur le plateau de la rive droite, avant d'arriver au Hammam, existent encore beaucoup de ruines romaines, entr'autres une tour surmontée d'une plate-forme.

Nous couchons dans un douar des R'erazla. Nous sommes très-bien reçus.

1<sup>er</sup> février. — Nous arrivons à Sétif à 9 heures du matin ; je me présente au capitaine Labrousse, chef du bureau arabe, qui me conduit chez M. de Pailly, colonel du 20<sup>e</sup> de ligne, commandant, par intérim, la subdivision de Sétif.

Je remets à la subdivision la copie de mon journal de route de Bougie à Sétif.

On nous annonce qu'une dépêche télégraphique donne l'ordre au 20<sup>e</sup> de ligne de se rendre immédiatement à Bougie pour être embarqué et envoyé en Orient.

Le capitaine Labrousse me fait mander au bureau arabe et me donne l'ordre de me rendre à Bougie, afin de faire préparer les bivouacs (approvisionnements de bois) sur la route que doit suivre le 20<sup>e</sup> de ligne.

2 février. — J'arrive au Drâ el Arba, après avoir communiqué aux cheikhs des diverses tribus les ordres relatifs au passage des troupes.

3 février. — Séjour à Drâ el Arba.

Je fais transporter ma barque dans le caravansérail des Guifsar.

4 février. — Arrivée à Bougie. Je rends compte du résultat de ma reconnaissance au commandant Augeraud.

L. FÉRAUD,  
Interprète de l'armée.